

**L'INTRICATION ENTRE LA THÉORIE ET  
LES TRANSFERTS:  
ABRAHAM ET FREUD ET  
LEUR « CORRESPONDANCE »**

**Jean-Louis Ohayon**

L'intrication entre la théorie et leurs transferts est la question que j'aborderai par le biais d'une réflexion concernant certains textes théoriques à situer entre 1907 et 1920. C'est d'une première mouture de la théorie dont il va être question par le biais d'une mise en parallèle de textes de Freud et d'Abraham, des relations entre leurs perceptions théoriques et ce qui apparaît de leur gestation dans le témoignage constitué par leur CORRESPONDANCE. Lettres souvent intéressantes, voire fécondes et permettant de percevoir assez clairement en quoi la relation de travail s'étaye ou se bloque en fonction de jeux transférentiels dans une réciprocité parfois aveugle. Un tel repérage me paraît dans le fil de l'enseignement de Lacan qui peut ouvrir sur un travail autre que celui contemplatif d'un texte clos. Déterminante fonction, à mon sens, d'une transmission essentiellement orale. Le point que j'aborde aujourd'hui se repère d'être évoqué dans la *Direction de la Cure* (1), lorsqu'il y est question d'Abraham. Si le transfert est éminemment le lieu de l'hystérie, Lacan nous a montré qu'elle pouvait être l'effet de l'implication de l'analyste dans son *Intervention* sur ce sujet. Le transfert peut être aussi cette sorte de suppléance, imaginativement créée par le sujet souffrant, pour contribuer à l'*assomption* de sa propre parole avec l'aide d'un autre, force est de constater que l'idée trouve une expression protéiforme chez des auteurs différents (2).

Ce dernier point ne nous étonnera guère, familiers que nous sommes de la relation imaginaire à l'objet (3). Lacan ne se demande-t-il pas si le transfert ne procède pas uniquement des erreurs du praticien et des avatars de son être ?

Qu'en est-il de ces effets d'induction et de résistance pour la théorie, c'est ce que j'essayerai de relever. De même qu'en analyse il y a un patient et cet autre qu'est l'analyste, de même dans la production théorique il y a des personnes, du maître et de l'élève, du sujet supposé savoir, ce qui nous renvoie par un autre biais à la question du transfert. Le recueil des lettres entre Freud et Abraham fait apparaître trois aspects très intriqués dont par commodité je ne pourrai rendre compte qu'en les séparant : importance de la relation interpersonnelle; place de l'institution psychanalytique et de ses aléas; place de la conception théorique de Freud ou d'Abraham, de son évolution, voire de son involution, puisque nous constaterons que certaines perceptions théoriques, une manière d'y rester fixer sont en partie liées aux effets de transfert. Freud cependant par l'importance déterminante qu'il attache à certains points théoriques se détache de la relation moïque sans pour autant en scotomiser les effets.

Mon propos n'est pas une analyse critique (4), mais bien plutôt de montrer ce qui, de personne à personne s'induit, au sens de l'induction transférentielle; hystérisation qui crée ses propres effets de résistance, de même que l'analyste peut les développer à son insu chez son patient, méconnaissant de la sorte ce qui se trouve sur le versant de la vérité du sujet. L'intérêt tout particulier de cette époque, où s'éprouvent les débuts de la psychanalyse, tient dans la relation étroite entre théorie, pratique et transferts.

Dans un premier temps j'évoquerai la relation interpersonnelle entre Freud et Abraham, son incidence sur l'institution psychanalytique et dans un second ce qui me paraît en découler pour la créativité théorique.

Au début Breuer ayant fait le pas de côté que l'on sait, l'amour de transfert l'a saisi de peur panique, on trouve avec Freud essentiellement la troïka : Jung, Ferenczi, Abraham. Jung est le fils prodigue, Ferenczi le pilier qui à lui seul vaut une école et avec qui Freud aime à voyager, Abraham deviendra le collaborateur et l'ami sûr. La trame relationnelle se tisse suivant les personnalités et de l'amour à la rivalité, de la rivalité à la haine, de la liberté à l'obédience la marge on le sait est étroite.

La première lettre qui ouvre la correspondance concerne un essai de Karl Abraham sur la *Signification des traumatismes sexuels juvéniles pour la symptomatologie de la démence précoce* (5). Le ton y est donné tant en ce qui concerne un aspect théorique essentiel dans l'ouvrage d'Abraham que dans la relation interpersonnelle : bonne convenance épistolaire et amitié, réalité et leurre en deçà duquel l'inconscient s'immisce.

« Très honoré collègue » répond Freud;

« J'ai lu avec un intérêt tout particulier vos réflexions perspicaces, et, ce qui est plus important, pertinentes; avant d'y venir, je veux seulement éviter que vous puissiez voir dans des remarques comme : ceci, nous le savions déjà, ou : j'avais pensé la même chose, une revendication de ma part, dans un sens ou dans un autre. Aussi je vous prie d'utiliser ce que je vous dis comme vous l'entendez. Il vous a été évidemment épargné de commettre l'erreur par laquelle dû passer, qui est de tenir les traumatismes sexuels pour l'étiologie propre de la névrose . ... Toutefois il est vraiment salutaire que l'étude de ces traumatismes sexuels soit entreprise par quelqu'un dont la sûreté de jugement n'a pas, comme pour moi, été ébranlée par cette première grande erreur

Aussi Freud se réjouira d'avoir en la personne d'Abraham quelqu'un qui dans le *Reich* soit un correspondant au sens professionnel du terme, quelqu'un qu'il peut *recommander*, « car si mon crédit s'accroît en Allemagne, cela sera certainement fécond pour vous et *si je puis vous appeler directement mon élève et disciple* - vous ne semblez pas être homme à en avoir honte - alors je peux intervenir avec énergie en votre faveur ». De la sorte le nouveau disciple viendra compenser *l'amitié intime pour Fliess*. Karl Abraham répond dans les deux jours : « Recevez tous mes remerciements pour le vif intérêt qu'exprime chaque ligne de votre lettre. Si vous voulez me *désigner* comme votre élève, je ne vois aucune raison de m'y opposer. Au contraire, je vois là une marque de reconnaissance de votre part et je vous assure que... je vous considère comme mon maître ».

N'est-ce pas toujours au départ que les situations complexes se nouent ? On verra comment Freud plus tardivement méconnaîtra les effets d'une telle reconnaissance. Le maître est allé vers l'élève, l'élève revient au maître : en difficulté dans sa pratique avec un obsessionnel, il sollicite un conseil et, obtient la réponse qui suit : « Je suis contrit que vous ayez peur de rester en panne ; cela ne m'arrive pas une seule fois dans l'année. Il faut que je

vous fasse rapidement connaître les règles techniques. » (!), et d'indiquer : « Laisser le temps comme dit la devise de Salzbourg. Les changements psychiques ne s'accomplissent jamais rapidement en dehors des révolutions (psychoses). Après deux heures, déjà insatisfait (...). Le patient montre le chemin : en suivant strictement la règle analytique... », et la lettre se termine par « J'accepte volontiers l'offre que vous faites de vos propres rêves... ».

Cependant, Abraham, point qui n'est pas sans importance, garde une perception critique tant et si bien que, s'il tient compte des conseils de son aîné, il lui rétorque avec une pointe de perfidie : « J'espère qu'avec la pratique je parviendrai à une plus grande sûreté. J'ai été consolé en trouvant aujourd'hui, dans une note à la fin de l'analyse de l'hystérie (Dora), qu'autrefois, dans des situations semblables, les choses ne se sont pas non plus mieux passées pour vous. Je dois bien sûr commencer par acquérir la technique, et c'est pourquoi je me réjouis beaucoup des conseils... ». « Mes développements reposent naturellement entièrement sur les vôtres » ajoutera-t-il quelques temps après à propos de RÊVE ET MYTHE. A cette époque l'étude psychanalytique des légendes attirait beaucoup et à suivre les idées de son maître, l'élève saura échapper aux maléfices dans lesquels d'autres sombreront, Jung particulièrement. Pour l'heure, de lettre en lettre, d'impression en impression, de recherches en travaux, les idées progressent et la psychanalyse à n'en pas douter est une bien lourde tâche puisque Freud en vient à souhaiter à l'élève que le « linge sale des névrosés » lui « devienne bientôt aussi désagréable... qu'il l'est devenu pour lui », remarque ambiguë, car si de la sorte l'un souhaite à l'autre d'avoir bientôt autant de travail qu'il en a, la phrase n'en reste pas moins révélatrice d'une forme d'assujettissement. Étrange contrainte, que l'admiration et la reconnaissance en une même œuvre. De là à envoyer sa photo par correspondance il n'y a qu'un pas et c'est Freud qui d'abord transmettra son portrait. Réponse d'Abraham « Je vous aurais remercié aussitôt, quand notre collègue Eitington, il y a quelque jours m'a transmis votre photographie, s'il ne m'avait dit qu'il y avait sur votre bureau une lettre que vous aviez commencée et que je devais recevoir bientôt. Je peux maintenant vous remercier pour les deux à la fois. La photo m'a fait un plaisir inouï; elle vous reproduit fidèlement tel que vous étiez il y a sept semaines. *Elle est maintenant sur mon bureau dans un cadre* qui la met très en valeur et *elle surveille* de son regard critique la naissance des ÉTATS ONIRIQUES ». Quant à lui, c'est seulement plus tard qu'il adressera sa photo, dans un contexte où il est beaucoup question d'exhibitionnisme et de narcissisme : « Cher professeur, demain un petit paquet sera expédié à votre adresse; il contient le cadeau par lequel, depuis longtemps, je voulais vous remercier de votre portrait, que vous m'aviez offert ». Nous verrons que ces envois d'images viennent trouver place dans des contextes de productivité significative. Par ailleurs tout au long de leur correspondance chacun des protagonistes se préoccupe avec beaucoup de sollicitude des questions touchant à la santé, l'organisation des vacances, la situation des proches, les problèmes familiaux, les expressions pré-œdipiennes des enfants, les tentatives de promotion sociale, du côté de la faculté par exemple.

Le ton est charmant, quelque peu désuet, authentique, allant bien au delà de la simple politesse. L'humour y trouve également place : « J'espère, cher Professeur, que votre santé entre-temps s'est à nouveau améliorée. Votre petit-fils, lui aussi, aura fait de grands progrès comme je l'espère et n'aura pas méconnu plus longtemps la valeur de plaisir de la tétée. *Au reste, nous avons eu le même problème avec nos deux enfants!* ». En d'autres endroits, c'est le pessimisme qui prend le dessus dans une de ces stases où se métabolise la recherche : « Mon propre travail est à l'arrêt. » écrit Freud, « Je n'ai pu venir à bout de certaines difficultés et, du fait de mon humeur, les découvertes que j'ai faites jusqu'ici ne me donnent plus autant de

plaisir. Par suite de cette aliénation je me demande souvent avec perplexité à quoi je peux bien être bon ». Un mois plus tard ce n'est guère mieux : « Je continue à réfléchir, c'est une longue nuit polaire, et il faut patienter jusqu'au lever du soleil... ». Ces deux derniers extraits appartiennent à une période où l'Allemagne est en guerre or la correspondance entre Freud et Abraham s'échelonnant entre 1905 et 1925 les quatre années de conflit y occupent temporellement une place centrale. L'essentiel, pour ce qui nous intéresse, n'est pas ce que cette lutte entraîne de déchirements, de séparations familiales, de restrictions alimentaires compensées par les dons en nature de patients qui fournissent Freud en vivres et en cigares. Si le papier vient à manquer, si la clientèle se raréfie, si les publications sont rendues plus difficiles, la guerre met surtout Freud dans une situation tout à fait particulière par rapport à ses élèves, Abraham tout particulièrement. Le courrier arrive ou n'arrive pas, l'incertitude pèse, les risques sont grands, la mort est possible. Abraham fait de la chirurgie militaire et a bien peu de loisirs pour faire autre chose. Les succès allemands donnent de l'espoir, leur stagnation des doutes. L'ambiguïté de Freud est très curieuse, elle apparaît nettement dans une lettre du 3 juillet 1915 dont je cite ce large extrait:

« Si J'ai tant tardé à vous répondre, *mes motivations ne sont pas simples*, mais très complexes, et je vais m'efforcer de les analyser.

En tout premier lieu, *il y avait sans doute le dessein d'imiter votre long silence qui avait fini par m'inquiéter*. Or, cette inquiétude n'était pas sans fondement, puisque cette interruption coïncidait avec une grave maladie de votre fils. A cela s'ajoutaient les effets de nos belles victoires, *qui se sont manifestées par un accroissement de ma capacité de travail.. cet espacement du courrier m'a perturbé, de sorte que je ne sais pas ce que je vous ai déjà envoyé*. Quelques pièces, qui ont déjà dépassé le stade manuscrit, sont en effet expédiables [il s'agit d'articles qui constitueront MÉTAPSYCHOLOGIE]. Il m'arrive exactement la même chose avec Ferenczi, qui est beaucoup moins éloigné et qui fait même parfois une apparition à Vienne. *Notre correspondance passe par les interruptions les plus bizarres, si bien que je ne puis retenir ce que je lui ai envoyé pour examen. Je crois que je considère cette situation comme une répétition de ma situation initiale, du temps où j'étais productif et - solitaire -*. Tous mes amis, tous mes aides sont maintenant *soldats pour de bon* et m'ont été pour ainsi dire subtilisés. Même Rank, qui est resté à Vienne, ne s'est pas fait voir depuis son incorporation ».

Il est à noter que si dans ce passage Freud indique qu'il va analyser ce qu'il considère comme des bizarreries il n'empêche que son ambivalence interroge. On sait qu'étant le plus âgé il n'est pas soumis aux contraintes militaires, reste que ses « motivations complexes » contribuent à situer ses élèves, ses partisans voire ses amis comme Ferenczi et Abraham dans une situation de quasi-éviction. D'autre part leur participation active à la guerre vient entraver très nettement toute possibilité de travail pour les intéressés. De ce fait et inconsciemment on voit que Freud redevient productif. Il semble plus que vraisemblable que ce réveil de la productivité de Freud est en partie dû au fait qu'il peut tirer parti des différentes réflexions qu'ont pu lui inspirer ses élèves avant que la guerre ne les empêche de poursuivre leur recherche. Notons néanmoins que Freud analyse à un premier niveau ce qui est en jeu sans pour autant peser les conséquences pour les autres et rappelons qu'alentour la Mort ou son idée a toute raison d'être présente, ce que soulignera Abraham en réponse à la lettre que je viens d'évoquer : « je suis heureux d'apprendre que vos seules motivations étaient d'ordre psychologique; par les temps qui courent, on craint si facilement d'apprendre tout autre chose

J'en resterai là pour cette période avant d'en venir rapidement à une autre forme de

guérilla qui s'achèvera par la dissolution de L'Association Internationale de Psychanalyse. La famille psychanalytique se déchire, à un fils spirituel on en substituera un autre, l'image de l'un remplacera l'image de l'autre. Souvenons-nous du point de départ quand Abraham est devenu « directement élève et disciple ». Nous sommes maintenant le 8 octobre 1907, sept ans plus tard l'affaire qui nous occupe sera close. Jung fut le bon fils, il deviendra le parjure. En 1908 Freud considère une « concurrence entre ses deux élèves comme inévitable mais, à l'intérieur de certaines limites, comme inoffensive », mais il ne voudrait pas « qu'une discorde sérieuse vienne s'instaurer entre eux ». Si Jung s'est déjà pourtant écarté des idées freudiennes, *son père spirituel* ne doute pas qu'avec l'aide de Karl Abraham il le ramènera sur le bon *chemin*. A cela il faut ajouter un point qui se passe de commentaire : « Soyez tolérant et n'oubliez pas qu'à vrai dire il vous est plus facile qu'à Jung de suivre mes pensées, car premièrement vous êtes entièrement indépendant, et ensuite, de par notre même appartenance raciale, vous êtes plus proche de ma constitution intellectuelle, tandis que lui, comme chrétien et comme fils de pasteur, trouve son chemin vers moi seulement en luttant contre de grandes résistances intérieures...

Abraham est impliqué dans une étrange situation, au sujet d'un conflit dont il sera question « c'est en toute innocence » qu'il s'y trouve. Il lui faudra se situer entre obéissance et reconnaissance, entre effets de séduction et d'induction de paroles, de réponses, dans le transfert c'est assez clair. Pourtant il semble rester clairvoyant, perspicace même, il n'est pas porté à l'acrimonie, ce qu'il dit paraît justifié : « Jung semble se tourner à nouveau vers ses anciennes inclinations spiritistes... c'est un homme très compliqué, fait tout entier de formations réactionnelles ». Freud ne l'entend pas de cette oreille et à propos d'une éventuelle défaillance des collaborateurs du Burgholzli s'il veut bien abandonner Bleuler, pour Jung les choses sont différentes; une « sympathie personnelle » le « lie à lui », et de désespérer de ne pouvoir les « atteler » tous les deux « en un même équipage... votre acuité et son élan ». Le jeu des lettres comme dans le séminaire de Lacan implique les protagonistes à des degrés divers et celui qui est en position de maître comme dans la nouvelle d'Edgar Poe n'y voit que du feu. Abraham écrit : « Je trouve que par égard *pour vous*, Jung n'aurait pas dû ignorer *ma* lettre » puis un peu plus loin : « j'ai essayé de *faire mienne votre opinion*, je ne peux en cette affaire être aussi optimiste ». Autre différend, autre réponse d'Abraham, la tonalité reste identique : « J'ai répondu à Jung avec calme et précision que, dans ces circonstances, je retirais *mes* comptes-rendus sur la littérature allemande et autrichienne, mais que je le priais instamment de faire imprimer *maintenant* les comptes-rendus sur *vos* écrits » Sur ce point Freud ne pourra pas lui « donner raison » mais de rebondissements en rebondissements la situation se dégrade, le ton devient mélodramatique. Le maître n'en vient-il pas à s'écrier : « Vous voyez par là à quel point je tiens que, dans ce genre d'affaire, où l'un porte un jugement sur l'autre, vous ayez tous deux tort et que j'aie raison. Moi qui n'ai que faire que *deux gars de la sorte* dans mon entourage, ne puissent s'entendre ».

- 1913, les choses se gâtent définitivement.

Mars: « Jung est en Amérique mais pour cinq semaines seulement, ce qui veut dire qu'il doit rentrer bientôt. Dans tous les cas il travaille plus pour lui que pour la psychanalyse. Je suis terriblement revenu de lui », écrit Freud.

Juin : « Jung est fou, mais mon but n'est pas la séparation, j'aimerais d'abord le laisser se perdre

Novembre: démission de Jung de la rédaction du *Jahrbuch* et proposition à Abraham d'en assumer la rédaction.

- rupture de tout lien avec Zurich.
- il faut « dissoudre l'Association Internationale de Psychanalyse », tractations et pour cela grande lucidité d'Abraham.

Décembre : *réception par Abraham d'un nouveau portrait de Freud.*

-1914,

Mars : *Abraham envoie sa propre photo à Freud.*

- la présidence de la nouvelle association est acquise à Abraham en remplacement de Jung, jeu d'acceptation et de refus, présidence d'honneur proposée à Freud qui refuse, ça sent trop le « retraité ».

Juillet: « Je ne peux réprimer un hurra. Nous voilà donc débarrassés d'eux ! » ou bien « Nous voilà donc débarrassés de Jung, cette sainte brute et de ses acolytes ! » s'écrie Freud.

Pour conclure cette période faisons un retour au *jeu des portraits* dont j'ai déjà parlé, c'est en mars 1914 que Freud écrit au successeur attitré : « Votre portrait reviendra demain de chez l'encadreur et *prendra alors la place de Jung*. Ce n'est pas vous faire entièrement justice; mais je vous en remercie beaucoup ».

J'aborde la seconde partie pour indiquer en quoi la relation interpersonnelle telle que je viens de la situer a un effet déterminant dans son rapport à la théorie. Si j'ai rappelé la place occupée par les photographies, c'est en ce qu'elle manifeste à certains égards ce qu'il en est des positions homosexuelles, de la place de l'image, du narcissisme et de l'idéal.

Lorsque Freud donne à lire puis publie son étude sur Vinci, Abraham, qui a eu connaissance du projet, bute, peine et s'empêtre, pour sa part, dans la rédaction d'un texte concernant Giovanni Segantini, peintre, autrichien de naissance qui vécut en Italie puis en Suisse. Au terme d'une année, ayant pu mener à bien son travail, Abraham reçut ce commentaire : « *Votre Segantini est très beau, il va en profondeur sans heurter, et vraisemblablement, il reste encore discret. J'ai été frappé par les similitudes de caractère entre lui et Léonard..* ». La réflexion a sa pertinence, je reviendrai néanmoins sur ce qu'implique le terme « discret » ou le fait que le texte d'Abraham ne « heurte » pas. Dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* Freud dégage différentes interrogations issues de l'analyse de la seule « donnée sur l'enfance » du peintre dont il ait eu connaissance. Je rappelle ce passage : « Je semble avoir été destiné à m'occuper tout particulièrement du vautour », écrit Léonard, « car un de mes premiers souvenirs d'enfance est, qu'étant encore au berceau, un vautour vint à moi, m'ouvrit la bouche avec sa queue et plusieurs fois me frappa cette queue entre les lèvres ». On se souviendra de la manière dont Freud indique comment ce souvenir remanié a valeur de fantasme et des observations qui suivent. Je vous rappelle (6) que la tradition à l'époque, comme il est indiqué dans le texte, faisait des vautours un « symbole de la maternité », espèce uniquement femelle, « concevant par le vent ». D'autre part en rappelant comment chez les Égyptiens le vautour est représenté avec des seins et un phallus, Freud démontre la composante homosexuelle du fantasme (7) Léonard on s'en souvient, est un enfant naturel élevé par sa mère seule jusqu'à ses cinq ans et prédisposé à une féminisation de son comportement. Freud postule par ailleurs que le visage énigmatique de la *Joconde* vient d'un modèle que Léonard avait découvert et qui lui rappelait sa mère, figure reprise en différentes œuvres et tout particulièrement dans *Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant* (8). Pour la figure paternelle, elle n'apparaît dans la vie du peintre qu'après cinq ans, l'enfant étant admis dans la maison de son père, sa femme légitime n'ayant pu avoir d'enfant. La même carence permet de comprendre le choix fait par Vinci de ce *padrone* que fut pour lui Ludovic Sforza. Le duc de

Milan fut un père idéal pour l'artiste et Freud affirme que cette *identification* explique l'incapacité de Vinci à finir ce qu'il entreprenait. En effet il en était de même pour Sforza (9) : « Le duc perdit son pays, ses biens, sa liberté, et aucune des œuvres qu'il avait entreprises, il ne la put achever ». Avant d'en venir au *Segantini* d'Abraham, il est utile de noter combien Freud pour son étude dispose d'un matériau limité. Pour Segantini au contraire, l'auteur dispose d'un matériel autobiographique important et d'une correspondance fournie (10) Le texte d'Abraham est intéressant, enlevé, plein de finesse.

A la différence de Léonard, Segantini perd sa mère et son père à cinq ans, l'une meurt, l'autre s'enfuit. De même que Vinci aura une seconde image maternelle en la personne de sa belle-mère, Segantini l'aura en la personne d'une demi-soeur. Ces deux artistes ont en commun une délicatesse de sentiments et une absence de soumission à l'autorité ou aux modèles culturels en place. L'un et l'autre n'ont pas subi de tutelle paternelle. Abraham appelle cela une « signification purement négative du père » et « tout comme son amour pour sa mère déferle sous forme sublimée sur toute la nature », pour Segantini, « sa haine qui visait originellement le père se répand sur tout ce qui entrave sa volonté ». Cette attitude est nettement plus marquée chez l'Autrichien que chez l'Italien. De même si Vinci se fixe à Sforza, c'est par une sorte d'identification indirecte au père, qui suivit Napoléon, que se fixe Segantini; une « fantaisie de filiation » s'en suit où souvenir et fantasme mêlés font de l'enfant, vu de profil, « un fils de roi de France ». Par ailleurs, contrairement à Léonard de Vinci qui aimait les garçons, Segantini épouse un premier amour qui durera. Pourtant comme Vinci le peintre autrichien s'attachera à un modèle, jeune paysanne qui vivra définitivement sous son toit. Elle s'associera imaginativement à la « mère nature » et sera une source essentielle d'inspiration pour l'artiste. On la surnommait « *baba* » ce qui évidemment diffère de Mona Lisa. Par contre le vol des oiseaux et le fantasme qui s'y rapporte est commun aux deux artistes. Segantini aime les hauteurs, les changements et pour finir se fixera en Haute Engadine, lieu d'enivrement pour montagnard aguerri. C'est en altitude qu'il mourra en un acte suicidaire inconscient où imprudence, froid et fantasme maternel se trouvent liés. Abraham affirme que Segantini avait un fond mélancolique. Je conclus en indiquant que, malgré les qualités de son texte, pour Abraham, le savoir psychanalytique paraît plus plaqué, parfois conventionnel, c'est sans doute dans ce sens qu'il faut entendre le terme « discret » évoqué par Freud et qui entraînera la réponse suivante : « ... vous notez qu'en plus d'un endroit mon travail est *discret*. C'est juste, principalement en ce qui concerne les composantes homosexuelles. Sur ce point les matériaux étaient trop pauvres. *Dès le début* j'avais remarqué *les similitudes avec Léonard*; je pourrai peut-être à la correction insérer une remarque sur cette question ». Il y a donc bien relation, imprégnation, d'un texte à l'autre. Cependant, si le souvenir d'enfance retravaillé par Freud est dominé par la nature homosexuelle du fantasme, les indications et l'excuse d'Abraham ne paraissent ni évidentes, ni nécessaires tant les personnalités de Segantini et Vinci, malgré des similitudes, sont différentes. Il me semble que Freud induit l'élève dans le sens de sa propre conception alors que précisément ce dernier a fait tout ce qu'il a pu, comme cela apparaît dans l'introduction de son texte, pour faire œuvre originale :

« Un des récents travaux de S. Freud intitulé UN SOUVENIR D'ENFANCE DE LÉONARD DE VINCI pour n'en mentionner que ce point, a ouvert lui aussi des aperçus de valeur sur la personnalité artistique du maître. *Par contre, une étude d'ensemble*, de la vie et des particularités psychologiques d'un créateur dans les arts plastiques, *n'a pas encore été tentée sous l'angle psychanalytique* dans l'intention de déceler dans l'élaboration artistique l'action des forces instinctuelles inconscientes. »

Je note par ailleurs, ayant à y revenir plus tard, que dans les textes sur Vinci et Segantini se trouve analysée une relation prépondérante à la mère et à l'objet partiel oral, chez l'un il s'agit du sein et des baisers sur les lèvres de l'enfant (11), chez l'autre d'une relation à la terre nourricière, à la mère nature. De ce destin de la pulsion partielle orale, Abraham se souciera dans l'avenir comme de la mélancolie qu'il note chez l'artiste.

Qu'en est-il maintenant de cette première lettre, déjà évoquée, concernant l'article d'Abraham *Sur la signification des traumatismes sexuels juvéniles pour la symptomatologie de la démence précoce* ? Vous vous souvenez des précautions épistolaires presque patelines de Freud pour ménager toute susceptibilité chez le correspondant. Sur le fond l'article d'Abraham est inséparable d'un second de la même époque, *Traumatismes sexuels comme forme d'activité sexuelle infantile* (12). Ces textes sont étayés d'exemples cliniques précis. Abraham s'appuie d'abord sur l'idée du traumatisme tel qu'il a été pensé, puis repensé par Freud à propos de l'hystérie, puis tente d'établir un lien entre ces données freudiennes et la genèse de la démence précoce pour conclure en essayant de montrer quelle différence apparaît entre ces deux entités nosographiques qui : « doivent, en grande partie, être du domaine psycho-sexuel : elles feront l'objet d'un travail ultérieur ». Ce travail nous le retrouverons, plus particulièrement, tant pour la démence précoce que pour la mélancolie, dans les ESSAIS THÉORIQUES. En attendant, dans sa lettre, Freud exprime une réserve quant à la glace de l'auto-érotisme : « Je ne dois pas vous cacher une difficulté qui vaut à coup sûr pour l'hystérie - je ne sais pas s'il en va de même pour la démence précoce. L'hystérique s'éloigne considérablement par la suite de l'auto-érotisme infantile, il exagère l'investissement d'objet... ». L'élève entend-t-il cette réflexion ? Sa propre recherche, annoncée dans une direction spécifique, sera poursuivie. Par ailleurs il faut souligner l'intérêt tout particulier d'Abraham pour les TROIS ESSAIS SUR LA THÉORIE DE LA SEXUALITÉ. Non seulement il travaillera souvent ce texte, seul ou en groupe, mais il soulignera à maintes reprises l'importance qu'il y attache « cet écrit a toujours été celui que je préférerais entre tous, parce qu'il apporte un nombre si extraordinaires d'idées qui ont encore besoin d'être approfondies, alors que L'INTERPRÉTATION DES RÊVES est si achevée qu'il ne nous reste à nous autres plus rien à faire ». Il apparaît donc que si les TROIS ESSAIS SUR LA THÉORIE DE LA SEXUALITÉ sont intéressants et complexes, ils le sont d'autant que n'étant pas achevés au regard d'Abraham, ils ouvrent sur la possibilité d'un travail. De fait l'essentiel dans les ESSAIS THÉORIQUES sera de cet ordre: Démence précoce, Mélancolie, Manie, sont abordées, expliquées, traitées dans des exposés de cas cliniques abondamment cités par l'auteur en fonction de la prédominance des effets de la pulsion partielle orale. A l'époque, en dehors des TROIS ESSAIS, beaucoup a déjà été écrit au sujet des pulsions partielles et particulièrement celles dites anales : « Caractère et érotisme anal » pour Freud, « Haine et érotisme anal dans la névrose obsessionnelle » pour *l'ami américain* Jones. Abraham ne l'ignore pas, s'y réfère, mais dans ses ESSAIS THÉORIQUES qui me paraissent d'une certaine manière être le pendant des TROIS ESSAIS, l'axe essentiel de la recherche et de la démonstration sera un aspect, à l'époque moins circonscrit, qui a trait à la pulsion partielle orale et à ses effets. Il me faut résumer avant de montrer l'importance du déplacement qui s'opère par rapport à Freud. L'intérêt essentiel des ESSAIS THÉORIQUES (13) réside dans une somme d'observations cliniques très fouillées, souvent intéressantes et traitant d'un sujet, à l'époque totalement inexploré, n'entrant pas spécifiquement dans la pratique de Freud comme il l'indique : « A vrai dire je ne vois que très rarement des déments précoces ».

Au fil du texte d'Abraham on verra que pour un patient (14) qui s'éveille la nuit, des « pollutions buccales » correspondent à une importante salivation évoquant le goût qu'il aurait



toujours eu pour le lait. « Il buvait en enroulant la langue derrière les dents de la mâchoire supérieure contre le palais et suçait... le lait ne devait être ni froid, ni chaud, mais de la température du corps ». Le même patient avait depuis son enfance des « représentations cannibaliques » montrant qu'il aurait toujours souhaité « entamer et avaler sa nurse avec peau, cheveux et vêtements », suivent des associations évoquant le goût de la viande, celui du lait et l'idée de mordre le sein.

Différents chapitres trouvent place ensuite dans le texte modalités du sevrage et leurs conséquences, « fringales anormales », succion du pouce et « ses effets de limitation d'une accentuation libidinale de l'alimentation ». La conclusion des ESSAIS THÉORIQUES est très marquée, c'est celle-là même qui sera critiquée par Lacan dans la Direction de la Cure (15).

Abraham indique que la « bouche primitive se trouve à l'origine à l'extrémité antérieure (céphalique), que les embryons de certaines espèces permettent d'observer la fermeture de l'orifice buccal céphalique et son élargissement dans le sexe caudal... genèse apparaissant comme la préformation biologique (16) du déroulement psycho-sexuel » Que pense Freud de tout cela? D'abord l'euphorie d'Abraham pour ses découvertes n'est qu'en partie partagé par le maître, qui remettra de nouveau Abraham en garde, dans la ligne même de ce qui a déjà été indiqué lors de sa première lettre déjà évoquée. Plus tardivement lorsque l'auteur des ESSAIS THÉORIQUES écrira « qu'il croit ne pas être loin de comprendre la fuite des idées dans la manie », le maître aura un silence suspensif qui durera six mois, alors que bien d'autres lettres sont échangées entre temps, silence qu'il rompra enfin en écrivant à ce sujet « Pour les cas de cyclothymie continuez tranquillement de creuser... la difficulté n'est pas de trouver mais de relier, de regrouper aux différents niveaux, votre travail que j'apprécie me donne l'impression que la formulation n'est pas assurée et que les liaisons des éléments ne sont pas convaincantes ». A bon entendeur! Ce dernier commentaire ne saurait conduire à minimiser l'importance du travail effectué par Abraham, qui doit d'ailleurs le défendre pied à pied, car si Freud a procédé par reconnaissance massive de l'élève, comme on l'a déjà vu, il méconnaît tout à fait l'effet d'annulation narcissique que cela entraîne pour l'autre. Ainsi dans une note à propos des « représentations cannibaliques » dont il était question précédemment, Abraham se doit d'ajouter: « L'expression : "représentation cannibalique" n'a pas été puisée dans les TROIS ESSAIS. La psychanalyse que je relate les précède de deux à trois ans alors que la troisième édition des TROIS ESSAIS ... n'a paru qu'en 1915 ». Nul doute que ces observations fines et précises n'aient servies la réflexion de Freud qui en tirera profit tant dans sa réflexion à propos du narcissisme que dans *Deuil et Mélancolie*.

Quelle relation y aurait-il entre des essais comme ceux de Vinci ou Segantini, *Pour introduire le Narcissisme, Deuil et Mélancolie* et les ESSAIS THÉORIQUES ? J'essayerai de le montrer avant de conclure, situant ainsi quelques effets de fixation des idées en connexion avec celles qu'exprime la relation maître-élève. La théorie manifeste-t-elle des points de résistance, de rupture ou de déplacement, des effets de transfert dont il a été question ?

Si Abraham focalise son travail dans une direction spécifique, il ne méconnaît pas pour autant la question cruciale du narcissisme qui occupe Freud, en filigrane, dans des textes successifs. Dans une des premières lettres traitant à nouveau de la différence entre démence précoce et hystérie, Freud note (17) avoir « remarqué que les malades, lorsqu'ils évoluent pour finir vers la démence et perdent toute analogie avec l'hystérie, livrent sans résistance leurs fantasmes (sexuels infantiles), comme si ceux-ci avaient perdu maintenant leur valeur... » et « pense qu'il faudrait situer ce comportement aussi dans un contexte d'ensemble en disant que la nature de ce tournant consiste dans le retrait de la libido de l'objet sexuel ». Même

hypothèse pour les « originaux » qui « deviennent plus tard paranoïaques », et pour lesquels « il importe de rechercher la prédisposition..., au déclenchement ultérieur de la maladie... ». *Contexte d'ensemble, prédisposition recherchée* se retrouveront dans l'essai sur le narcissisme.

Pour Léonard de Vinci on a vu la prédominance qu'avait le fantasme, la place de Sforza, celle de Mona Lisa. La réflexion faite par Freud pour éclairer la genèse de l'homosexualité de l'artiste précise deux points. Le premier lorsqu'il écrit 'que « le petit garçon refoule son amour pour sa mère en se mettant lui-même à sa place, en s'identifiant à elle et il prend alors sa propre personne comme l'idéal, à la ressemblance duquel il choisit lui-même ses nouveaux objets d'amour ». Le second quand il s'interroge à la lecture du journal de Vinci et note le fait : « - chose frappante - qu'il se tutoyait lui-même »(19), En filigrane toujours l'interprétation du mythe de Narcisse, nom et fleur.

De la même manière Abraham dans l'essai sur Segantini note avec précision la façon dont le peintre exprime tant la relation fantasmatique à sa mère que les traits les plus narcissiques. C'est après avoir cité un passage du journal autobiographique(20) de Segantini, par exemple, que l'auteur conclut « qu'à la beauté d'une fleur, l'artiste associe la beauté de sa mère depuis longtemps défunte. Fleur et mère sont alors identiques pour lui. La fleur se métamorphose sous ses yeux en figure de Madone ».

C'est un an après la parution de l'essai sur Vinci que Freud publie les *Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa*. A ce sujet, il écrit (21) « Mon travail, que je viens de terminer, avait pour objet le livre de Schreber, et cherchait, à partir de lui, à dénouer l'énigme de la paranoïa. Vous imaginez que j'ai pris pour cela la voie qu'a montrée votre travail sur les *Différences sexuelles de l'hystérie et de la démence précoce* « J'ai trouvé particulièrement heureuse la formule selon laquelle le délire des grandeurs serait la surestimation sexuelle du moi ». L'article d'Abraham cité par Freud date de 1908, nombre d'idées qui seront approfondies par la suite s'y trouvent esquissées et en particulier ce passage auquel il vient d'être fait allusion : « La surestimation sexuelle *réfléchie sur le moi, ou auto-érotique*, est la source du délire de grandeur de la démence précoce ». On notera que si Abraham indique l'idée de *réflexion sur le moi*, il n'en maintient pas moins celle de *l'auto-érotisme*.

Réflexion sur le moi, auto-érotisme, voilà l'amorce d'une distinction qui ira s'accroissant.

Quelque temps plus tard c'est « l'interdit, porté par la bible sur la représentation figurative (...) « principalement sur l'adoration des images (23) » qui anime la correspondance. Cette préoccupation, apparentée au même courant d'idées, conduira un an plus tard à l'essai de Freud, *Pour introduire le Narcissisme*. Abraham avant de recevoir le texte qui débute par : « Je vous envoie demain le Narcissisme, ce fut un accouchement difficile... » cette même lettre *se termine par* : « Votre portrait reviendra demain de chez l'encadreur et prendra la place de Jung ». J'ai déjà insisté sur cet aspect de la relation qu'il fallait situer dans ce contexte des productions théoriques contiguës aux aléas de la vie associative. La réponse d'Abraham sera positive. L'article cité par Freud, dans sa lettre à propos de Schreber, l'est de nouveau (24), le maître et l'élève sont plutôt d'accord et se congratulent mutuellement. Ils n'ont pas tort, les temps vont se gâter. C'est très vite la guerre des *vrais soldats*. J'ai évoqué la place singulière qu'elle donne à la relation maître élève. Freud est à la tâche, presque solitaire déjà. Il songe à l'élaboration d'un texte qui deviendra MÉTAPSYCHOLOGIE (25) et a du nouveau concernant la mélancolie.

L'auteur des ESSAIS THÉORIQUES s'est lui même beaucoup attaché à cette dernière

question. Dans *l'Esquisse d'une histoire du développement de la libido basée sur la psychanalyse des troubles mentaux* (26), Abraham écrira : « ... j'étais conduit à supposer que le tableau morbide de la mélancolie provenait d'une régression qui ramenait la libido des patients à ce stade oral précoce... Presque simultanément, Freud envisagea le problème de la mélancolie sous un autre jour. Il fit un pas décisif dans la découverte du *mécanisme de la mélancolie* en montrant comment le patient perd son objet d'amour et par la suite le reprend en lui par la voie de l'introjection en sorte que les auto-accusations mélancoliques par exemple s'adressent en réalité à l'objet perdu. La régression libidinale à l'étape orale, le processus d'introjection ont été confirmés par l'observation *qui m'a montré, de plus, leur étroite relation* »

Voyons maintenant les faits tels qu'ils apparaissent dans la Correspondance. Après avoir reçu l'essai *Deuil et Mélancolie* qui a transité par Ferenczi, Abraham dans un premier temps écrira (27) : « Il faut avant toute chose, que je vous remercie de l'épreuve que vous m'avez envoyée. Je n'ai aucune objection depuis la première ligne jusqu'à la dernière. A ma grande satisfaction, tout ce que vous dites dans cet essai se recoupe avec mes propres expériences. Si je dis que c'est là le premier essai de vous qui ne m'a rien apporté de nouveau, cela signifie simplement que pour une fois je ne me suis pas senti obligé de réviser mes vues sur aucun point ».

Cependant, le ton ne tarde pas à se modifier, très exactement comme si le style de cette première lettre n'était dû qu'à une dénégation au sens psychanalytique du terme. Un mois plus tard, Abraham écrira une seconde lettre, longue et dense, qui commence tout comme si la première n'avait pas été écrite : « *J'ai longtemps tardé à me prononcer sur votre ébauche d'une théorie de la mélancolie* », écrit-il. L'absence d'une réponse plus rapide est due à l'intérêt qu'il porte depuis toujours à la mélancolie et qui aurait donné « un tour trop subjectif » à sa réponse. L'élève souligne qu'il était « *également parti* d'une comparaison entre la dépression mélancolique et le deuil ». Suivent des réflexions concernant les « deux facteurs principaux qui président à la névrose obsessionnelle, à savoir le sadisme et l'érotisme anal », et Abraham de poursuivre : « j'ai souligné l'incidence du premier sur la mélancolie dans mon travail de 1911(28)... En revanche quand je réexamine mes cas après coup, *je crois ne pas devoir supposer un rôle prééminent de l'érotisme anal dans la mélancolie* ». Ce dernier point sous-entend ce dont il a toujours été question par ailleurs : l'importance de la pulsion partielle orale précoce, manière dont le mélancolique « voudrait s'emparer convulsivement d'un objet d'amour », « incorporer », « dévorer ».

D'autre part Abraham ne comprend pas « en quoi le mélancolique transfère sur lui-même des reproches qui s'adressent à l'objet aimé », alors qu'il comprend « à l'évidence tout ce que Freud dit de l'identification à l'objet d'amour ».

Pourquoi Abraham ne perçoit-il pas que ces deux points sont tout à fait complémentaires ? Effet de transfert ? Songeons à sa première lettre concernant *Deuil et Mélancolie*, à la dénégation qu'elle implique par rapport à la seconde. Effet réactionnel ? On peut constater que cette méconnaissance de la complémentarité des deux points évoqués ci-dessus réaffirme d'une autre manière la distinction apparue à propos de Schreber (réflexion sur le moi - auto-érotisme). Il faut noter aussi que l'élève doit défendre, réévoquer, préciser l'apport de son propre travail concernant les mélancoliques. La suite de la correspondance va nous éclairer même si les lettres s'espacent. Nous sommes en 1915.

La réponse à la seconde lettre d'Abraham arrivera deux mois plus tard. Freud écrit : « Vos observations sur la mélancolie m'ont été précieuses; *j'y ai puisé sans scrupule* tout ce qu'il m'a paru utile de reporter dans mon essai. J'ai surtout tiré profit de vos indications sur la

phase orale de la libido; j'ai également mentionné le lien que vous établissez avec le deuil... Je ne soulignerai que deux points : *d'une part vous ne mettez pas suffisamment en lumière l'essentiel de votre hypothèse, à savoir son aspect topique*, la régression de la libido et la levée de l'investissement d'objet inconscient, d'autre part, *vous mettez le sadisme et l'érotisme anal au premier plan des explications* ». Or « l'explication de l'affection ne peut être donnée que par son mécanisme considéré *d'un point de vue dynamique, topique et économique*. Je sais que vous me donnerez bientôt votre assentiment ».

Deux constatations : place de l'aspect topique et erreur de Freud, écrivant qu'Abraham insiste à tort sur la place du sadisme et de l'érotisme anal alors qu'il ne retient que l'idée du sadisme et exclut tout à fait nettement l'érotisme anal au profit, et il y insiste, de l'érotisme oral précoce. Point d'aveuglement ? méconnaissance ? lapsus ? effet de transfert ? effet de cet état curieux dans lequel Freud est rendu productif par cette « solitude » particulière entraînée par la guerre ? Je laisse ces différentes questions à votre réflexion.

Un mois plus tard le maître recevra une nouvelle lettre de son élève dans laquelle on peut lire : « Pour ce qui est de la mélancolie, je suis entièrement de votre avis sur un point, à savoir que je n'ai pas fait suffisamment cas *du mécanisme, de l'aspect topique*. Reste un second point : l'affirmation de votre bref écrit, selon laquelle les reproches qui étaient en fait dirigés contre une autre personne, sont assumés par le moi propre ». Le point d'aveuglement est maintenu.

Je conclurai rapidement.

Méconnaissance, résistance et transfert manifestent à quoi se heurte le désir du sujet dans son rapport à la théorie. Transferts entre maître et élève, leur réciprocity, font apparaître et entravent parfois un cheminement véridique. Un tel effet s'exprime dans la CORRESPONDANCE entre Freud et Abraham.

Certes la manière dont Freud, dans le cadre des névroses de transfert, situe la question du destin des pulsions est décisive pour la théorie freudienne, Lacan l'a souligné dans les QUATRE CONCEPTS lorsqu'il traite du *transfert et de la pulsion* (29). Il y a là un écart entre les idées qui cheminent pour Freud et celles qu'élabore Abraham. Néanmoins pour comprendre que l'élève n'appréhende pas la relation de « transferts des reproches » chez le mélancolique avec « l'identification à l'objet d'amour », il faut penser qu'il y a blocage. Pour une part les effets de transfert évoqués y tiennent une place essentielle, pour une autre, cette incapacité à comprendre, cette opposition, peuvent trouver leur explication dans l'évolution de la théorie même.

Il faut revenir à l'origine du désaccord qui s'est amorcé à propos de Schreber (réflexion sur le moi - auto-érotisme). Freud dans son essai *Pour introduire le Narcissisme*, indique clairement que l'unité comparable du moi »(30), « l'identité originaires »(31) pourraient avoir bien « peu à faire » avec « les intérêts psychanalytiques », mettant alors en avant l'hypothèse biologique. Pourtant s'il ne voit pas la possibilité d'« une étude directe du Narcissisme »(32), Freud n'en déduit pas moins par raisonnement l'essentiel des conséquences. La singularité du processus se dégage nettement si l'on met en parallèle l'essai de Freud et la thèse 4 de *L'agressivité en psychanalyse* (33) où Lacan pointe l'erreur de Freud qui recherche la source de l'énergie libidinale, de l'« énergie psychique », en la liant d'abord au système perception-conscience, puis à l'aspect « topique, dynamique et économique ». On se souviendra combien Abraham rechigne à donner son assentiment. C'est que Freud méconnaît la structure constitutive du narcissisme primaire telle qu'elle apparaîtra dans le Stade du miroir (34) ou dans l'article de Lacan évoqué ci-dessus. D'autre part ce qui a trait à l'objet partiel est une

contribution spécifique d'Abraham. Si le maître avait mesuré l'incidence des questions que soulevait son élève de façon répétitive, peut-être aurait-il saisi quel approfondissement, pour « l'intérêt psychanalytique » précisément, pouvait découler des idées ainsi cernées. On ne peut, en effet, méconnaître qu'Abraham ouvre en partie la voie 'aux travaux de Mélanie Klein (35) grâce à qui « la fonction de la primordiale enceinte imaginaire formée par l'image du corps maternel » (36) nous est indiquée de même que la « primordialité de la position dépressive » (36) Freud comme Abraham mais de manière différente approchent de près et manquent de peu ce qui s'éclairera par la suite. Le premier par la trop grande importance qu'il attache au mécanisme et à la topique, le second par une fixation trop étroite à l'idée d'objet partiel, tout en pressentant que la formulation de Freud mène à une réduction de la question (même s'il se laisse séduire ou réduire en donnant son « assentiment »).

Le fait qu'il n'y ait pu avoir une meilleure conjonction entre les idées me paraît tenir en partie aux aléas de la relation maître-élève. Les transferts, liés au jeu des identifications, ne pouvaient qu'entraver une réflexion qui se voulait exhaustive concernant la question du narcissisme. On a vu comment la reconnaissance de l'élève, devenu disciple, entraîna la méconnaissance de son apport théorique et si Abraham a pu le manifester, si cela a été entendu partiellement par Freud, est-ce toujours de mise ?

J'ai tenté de rappeler combien l'histoire était ancienne, on ne s'étonnera pas qu'elle ait pu se répéter et que la question dans son actualité incite à la réflexion.

(01) J.Lacan : La Direction de la Cure et les principes de son pouvoir, paragraphe 4, page 604 et suivantes.

(02) D.Lagache : Le problème du transfert, ŒUVRE, T. III

(03) Certaines perceptions théoriques tendent à situer le transfert comme une réalité. Lacan a abondamment souligné l'effet imaginaire que cette perception implique.

(04) J.Lacan a pointé la place du désir de Freud sans pour autant oublier ce qu'il en était de son destin. Par exemple sur ce point, les réflexions concernant le rêve de « l'Injection faite à Irma » restent essentielles (LE MOI DANS LA THÉORIE DE FREUD ET DANS LA TECHNIQUE PSYCHANALYTIQUE, surtout le chapitre 14).

(05) RÊVE ET MYTHE de K. Abraham, études cliniques, chapitre I.

(06) Points qui dans le texte sur Vinci ont une relation avec le texte sur Segantini.

(07) UN SOUVENIR D'ENFANCE DE LÉONARD DE VINCI, chapitre II.

(08) op.cit. chapitre IV.

(09) op.cit. chapitre V.

(10) Giovanni Segantini, essai psychanalytique, dans RÊVE ET MYTHE de K. Abraham. (11) UN SOUVENIR D'ENFANCE DE LÉONARD DE VINCI, début du chapitre IV.

(12) RÊVE ET MYTHE, études cliniques, chapitre II.

(13) L'élaboration des ESSAIS THÉORIQUES se développe et s'élabore tout au long de la CORRESPONDANCE, leur publication s'échelonne entre 1916 et 1925.

(14) Le cas de ce patient est mentionné dans Examen de l'étape prégénitale du développement de la libido, texte où est exprimée la base des développements à suivre concernant la démence précoce, la mélancolie et la phase orale précoce.

(15) En particulier le chapitre III qui a trait à la formation du caractère et à la manière dont Abraham méconnaît le transfert en le ramenant à une perception trop objectale.

(16) On peut noter que dans les notes rajoutées par Freud dans les TROIS ESSAIS, il ne sera fait allusion qu'à ce seul aspect du travail d'Abraham; propre intérêt de Freud pour la biologie et cette « sorcière métapsychologique », comme il l'indiquera plus tard, justement à propos des pulsions dans Analyse finie, Analyse infinie.

(17) Lettre du 26.07.1907.

(18) UN SOUVENIR D'ENFANCE DE LÉONARD DE VINCI, chapitre III.

(19) id.

(20) Segantini, page 223, le texte autobiographique permet de comprendre la motivation du suicide inconscient de l'artiste.

(21) Lettre du 18.12.1910.

(22) Dans RÊVE ET MYTHE, page 44, paragraphe 1.

(23) TOTEM ET TABOU.

- (24) Pour introduire le narcissisme, in LA VIE SEXUELLE, page 82.
- (25) Lettre intéressante que je ne peux citer et datée du 21.12.19 14 (CORRESPONDANCE, page 210).
- (26) ESSAIS THÉORIQUE, chapitre II, page 256.
- (27) Lettre du 31 mars 1915.
- (28) Préliminaires Li l'investigation et au traitement psychanalytique de la folie maniaco-dépressive et des états voisins, RÊVE ET MYTHE, chapitre VIII, page 99.
- (29) LES QUATRE CONCEPTS, J. Lacan, séminaire onze, le Transfert et la pulsion, et plus particulièrement son démontage, chapitre treize.
- (30) Pour introduire le Narcissisme, chapitre I, page 84.
- (31) op.cit, chapitre I, page 86.
- (32) op.cit, chapitre II, page 88.
- (33) L'agressivité en Psychanalyse, J. Lacan, ÉCRITS, page 101, thèse 4.
- (34) Stade du miroir comme formation de la fonction du je, J. Lacan, ÉCRITS.
- (35) INTRODUCTION L'OUVRE DE M. KLEIN, H. Segal, page 9.
- (36) L'agressivité en Psychanalyse, déjà cité.
- (37) Je n'ai pu détailler davantage l'étude comparative de l'essai de Freud et de la thèse de Lacan, me devant de ne pas dépasser le temps imparti.
- (38) Les passages en italiques dans les citations ne sont pas soulignés dans le texte.